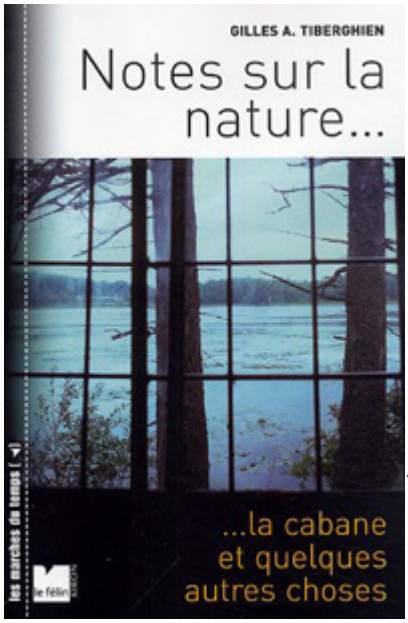
La halte et le sentier.

Gilles A. Tiberghien, *Notes sur la nature, La cabane et quelques autres choses*, 2005.

Par Christian Ruby



Voici un petit ouvrage — une poétique de la cabane — précieux pour le jeu intellectuel qu'il rend possible. S'agissant de la cabane (réelle), il se construit comme une cabane (fragile, provisoire) afin de mieux souligner que la « cabane » correspond surtout à un état d'esprit (celui du chercheur ?).

Diverses circonstances conduisent l'auteur à pratiquer les notes (chaque série de notes est déjà publiée, mais elles sont toutes rassemblées dans cette édition), sur des carnets, notes dont l'aspect hétéroclite (volontairement) ne fait pas autre chose que de mettre l'accent sur les idées de montage et d'instabilité, à la manière même de ce qu'est une cabane. Fragile et provisoire, cette dernière ne se contente pas de présenter un abri pour les pensées, elle offre un modèle à la pensée.

Spécialiste du *Land Art* dont Kenneth White affirmait que son « travail de géopolitique viserait à explorer les chemins d'un rapport sensible et intelligent à la terre » (*in Géopolitiques et arts plastiques*, Colloque d'Aix-en-Provence, Pup, 1999, p. 85), l'auteur ne cesse de s'inquiéter des ouvrages qui s'installent dans la nature. Il sait fort bien d'ailleurs qu'existent des artistes qui travaillent sur l'idée de cabane (Chris Drury, Melvin Charney, quelques artistes au festival des jardins de Chaumont, etc.). Et de même, que le thème de la cabane est un classique de l'architecture (dont on trouve les derniers moments publics chez Le Corbusier). C'est à tous ces

titres qu'il lui est loisible d'aborder ce thème et d'en faire jaillir quelques idées lumineuses, pour les chercheurs.

La cabane et la maison.

Tout d'abord quelques considérations de construction. La cabane se distingue de la maison (et de la cabine aussi) à plus d'un titre. Elle ne comporte aucune fondation, elle constitue un habitat de secours, elle peut être rapidement abandonnée, renvoie à des soucis écologiques, et surtout ne s'institue pas à partir d'un seuil. La cabane brouille le rapport intérieur/extérieur, elle est dans la nature, et elle en étend indéfiniment l'espace. Un grand abri à l'air libre, disait Henri-David Thoreau.

En revanche, la maison, ou encore la demeure, dispose de fondations, a quelque chose de stable et de durable que la cabane refuse ou réfute. Elle est plus urbaine dans l'ensemble, et, justement, impose d'abord un seuil, une démarcation, dont tous les urbains sont les produits.

À cet égard, il n'y a pas de continuité de la cabane à la maison, contrairement à ce qu'on affirme depuis longtemps. « Mon idée, en effet, est que la cabane est dans un rapport de discontinuité par rapport à la maison » (p. 41).

« Histoire » de l'architecture.

Pour comprendre l'allusion, il faut revenir à l'histoire et à l'enseignement de l'architecture. Lorsque ces disciplines se sont constituées (à l'âge classique), elles se sont appuyées sur le concept de progrès, si prégnant dans ce cadre. La figure décisive des démonstrations est alors celle de Robinson Crusoé, celle qui reviendra dans des récits constamment répétés (de Daniel Defoe à Thoreau, en passant par le Robinson Suisse et quelques autres : une vie dans une cabane par accident ou par choix, et les aventures y attachées). La cabane, c'est l'abri primitif et l'abri du primitif, dans une théorie du progrès.

En bref, un moment originaire. Il fallait bien répondre à la question suivante : l'homme peut-il vivre dans un espace infini ? Réponse : certes non, dans l'infini l'humain n'est pas chez lui. Il lui faut des limites et dresser un cadre limité pour ses actions. De là la naissance de l'expérience du fermé/ouvert, cette expérience du sol et de l'environnement, de la sortie et de l'entrée, expérience qui ne s'accomplit pas sur des fondations (puisqu'il s'agit d'une cabane) mais qui est fondamentale.

Faut-il rappeler que, dans le récit des origines, l'homme (Adam ?), après s'être allongé sur le gazon, abrité du soleil sous les frondaisons et protégé de la pluie dans des grottes, toutes choses dont il observe rapidement les limites, finit, insatisfait des négligences de la nature, voire de Dieu, par se construire un logement qui le couvre sans l'ensevelir : la cabane.

À dire vrai, cette « histoire » nous vient de Vitruve, dans le deuxième de ses *Dix Livres d'architecture* (1673). Les hommes auraient donc fabriqué des cabanes afin de s'abriter en prenant pour modèle les animaux, donnant ainsi naissance à l'architecture.

La cabane *est* par conséquent l'architecture des origines, une proto-architecture, à partir de laquelle, par cumul, sont nés le temple d'abord (une cabane avec fronton), puis la maison, l'immeuble, etc. Chacun peut consulter sur ce point la thèse de M-A. Laugier (*Essai sur l'architecture*, 1755, Paris), celle de Gottfried Semper (*The Four Elements of Architecture*), mais aussi leurs répercussions en philosophie (Jean-Jacques Rousseau, Friedrich von Schiller, GWF. Hegel, etc.).

L'Amérique et ses cabanes.

Et puis, derrière tout cela, il y a Henri-David Thoreau, à travers *Walden, ou la Vie dans les bois*. Comment oublier qu'à quelques miles de la cabane occupée par l'auteur (dans le Vermont), le poète américain avait planté sa propre cabane. Et lorsqu'on commence à lire *Walden*, on croit qu'on va seulement lire un livre d'aventures, une sorte de robinsonnade, encore. Ce qui n'est pas tout à fait exact.

Alors que cherche Thoreau ? À dire vrai, la réponse obtenue par Tiberghien l'est au travers de la philosophie de Stanley Cavell. Une épopée et une œuvre philosophique. Ou encore ce beau commentaire : « Walden est le tamis d'un texte à travers lequel nous remontons aux sens d'une écriture que nous scrutons pour mieux nous égarer » (p. 30). Si Thoreau a raison quelque part, concernant la cabane, c'est en ce qu'il affirme que le reflet d'un paysage dans mon esprit est ce qui me permet de le saisir vraiment. Quand on sait ce qu'est un paysage, on admire la tautologie.

Mais il est possible de prolonger l'analyse. Ce que fait habillement l'auteur, qui nous offre aussi une exploration des témoignages de Thoreau concernant la façon dont on construisait les cabanes (19^{e} siècle).

La cabane : un lieu psychique.

Encore, en fin de compte, l'auteur ne désire-t-il pas enfermer la cabane dans une théorie de l'architecture. Et même, il aurait plutôt un désir opposé. On n'a jamais vu un enfant construire sa cabane en dessinant tout d'abord des plans d'architecte. La cabane est d'abord une rêverie, comme dirait Gaston Bachelard. Elle est un espace de pensée et un espace pour la pensée. Refuge, retraite, dérive, exploration, la cabane a surtout à voir avec la déconstruction mentale.

Là est le point. Et l'auteur ne cesse d'y revenir. Bien sûr, il y a eu D.W. Winnicott pour en parler correctement, quoiqu'il s'agisse des enfants. Une cabane, en effet, est « un refuge solitaire, précaire, et n'obéissant à aucune règle de construction ni d'établissement » (p. 122).

Comment conclure ? Que chacun a une cabane dans la tête ? Un peu facile, sans doute. Que chacun est une cabane ? C'est déjà plus pertinent. Plus certainement encore, que la cabane prête à une rêverie poétique susceptible d'interroger nos stabilités, nos habitudes, nos certitudes d'urbains, notre rapport intérieur-extérieur, etc.

En quoi et à quoi tient la cabane ? À la conscience que nous pouvons prendre des relations que nous voulons ou pouvons entretenir avec les autres et avec la nature.

On peut donc faire rêver un objet, au sens bachelardien, c'est-à-dire apprendre à rêver ou à mettre en question des catégories mentales toujours déjà figées. Leçon de chercheur….. à l'adresse moins de sa cabane, que de ses collègues.

Gilles A. Tiberghien, *Notes sur la nature, La cabane et quelques autres choses*, Paris, Le Félin, Collection La marche des temps, 2005. 160 pages, 17 euros.